

Un nouveau samizdat : L'Almanach des femmes de Leningrad

par Bernard DUPUY

En septembre 1979, un « mouvement de libération des femmes » est né discrètement à Leningrad. Usant du droit limité entr'ouvert par les articles 50 et 52 de la nouvelle constitution, deux femmes, Tatiana Mamonova et Marina Oulianova, ont rédigé et publié, en dix exemplaires dactylographiés, un Almanach. Ce recueil a aussitôt connu une large diffusion en dépit de la sévère répression qui entoure tout ce qui concerne les femmes en Union soviétique. « La mise en circulation d'un samizdat, écrit Nina Kehayan, est toujours en soi un événement, parce qu'elle est une victoire de la conscience courageuse contre l'arbitraire » (p. 196). Les textes écrits pour l'Almanach ont été traduits en français dans le n° 10 de *Des femmes en mouvement hebdo* du 11 janvier 1980 et ils viennent de paraître en un petit livre¹. C'est une lecture rafraîchissante, passionnante. Des vérités sans détour, sans apprêt, qu'il faut entendre. Un monde nouveau qui s'ouvre.

On y découvre à quel point la société soviétique est une société masculine. Même la littérature du samizdat et le mouvement des « dissidents » n'échappe pas à cette emprise générale du mâle. Partout s'étale sa loi. « L'homme, même le plus insignifiant, t'est a priori supérieur », écrit R. Batalova (p. 46). Il existe en U.R.S.S. une médaille de la « mère héroïque ». Mais se permettre de constater que la femme est niée dans son être et, de plus, le dire, l'analyser, le méditer, c'est faire acte de subversion. Aussi, dès le départ, ce collectif féminin a été pourfendu. Parce que, le 10 décembre 1979, journée des droits de l'homme, quatre ou cinq femmes s'étaient réunies près de l'église de Kazan, elles durent affronter sur place une masse de miliciens du K.G.B. Et, comme le rappelle Marina Oulianova, « ici, quand on va en prison, ce n'est pas pour deux ou trois ans, c'est pour vingt ans ».

Quels que soient les risques encourus par les femmes qui l'ont rédigé, l'Almanach parut. Nous pouvons le lire. Il est criant de vérité. Il y a des

1. Tatiana GORITCHEVA, Tatiana MAMONOVA, etc., *Femmes et Russie 1980*, Paris, Editions des femmes, 1980, 218 pp., 40 F.

pages terribles. On y découvre les assujettissements et les absurdités de la vie quotidienne. On y voit des femmes accoucher ou avorter, en série, les unes en face des autres, dans un hôpital, dans une solitude morale sans limite. Un jeune pionnier raconte une journée de son « enfance dorée » en camp de vacances, la violence qui y règne, la malpropreté, l'insouciance des surveillants :

J'ai commencé à penser, après tout ça, que la future génération va torturer la terre à tel point qu'elle la fera saigner et que ça fumera partout ; et si l'on écoute alors ce qui se dira sur terre, on n'entendra que des choses obscènes. Avant, je croyais que seuls les adultes de maintenant étaient mauvais et que la génération future pourrait construire une nouvelle vie. Mais il se trouve que c'est tout le contraire (p. 68).

Le ton de ces témoignages est assez différent de la littérature féministe de France ou d'Amérique. Le mouvement est plus combatif que revendicatif. Le style est plus dur. Les femmes sont sans illusion sur l'aide que pourraient apporter le mouvement des droits de l'homme ou l'Eglise officielle. Mais, comme l'a remarqué à ce sujet Olivier Clément², on ne rencontre pas dans l'Almanach les griefs du féminisme occidental contre la culture « judéo-chrétienne » ; on trouve par contre chez certaines femmes une conscience vive du caractère libérateur du christianisme.

En fin d'ouvrage, une série d'entretiens des rédactrices entre elles contribue à élargir le débat sur l'avenir réservé présentement au mouvement des femmes. La révolution russe est jugée sévèrement : elle a étouffé les initiatives qu'avaient eues les femmes dans la période antérieure à 1917³. Aujourd'hui on a oublié Sophia Perovskaïa et Alexandra Kollontai. Depuis, la position littéraire des femmes est devenue très difficile. Ecrire leur est presque impossible.

Tatiana Gniéditch, morte il y a deux ans, a passé vingt ans en prison, où elle a traduit Byron. Elle est connue en Union soviétique, mais sa vie a été totalement mutilée. Elle n'a rien pu faire de ce qu'elle voulait. Même une fois sortie de prison, elle ne s'exprimait qu'à mots couverts. Même chose pour Anna Akhmatova, cette femme poétesse que j'admire ; et pour Marina Tsvétaeva aussi, que j'admire davantage encore et dont la fin a été tragique : après son retour, elle s'est suicidée. (Cela venait-il de son caractère ? Ou du fait qu'elle avait vécu en Europe de l'Ouest, où elle avait pu parler ouvertement ? Je ne sais pas) (p. 149).

D'où une immense démoralisation :

Le problème ici, c'est que les gens sont sous le coup d'une déception liée au passé. La révolution, ils n'y croient plus. Nulle part au monde il n'y a eu de révolution aussi puissante, aussi cruelle. Et nulle part les conséquences

2. « Féminisme et mère de Dieu » dans *Contacts*, 32 (1980), pp. 256-261.

3. Cf. Judith STORA-SANDOR, *Marxisme et révolution sexuelle*, Paris, éd. Maspero, 1973.

n'ont été aussi terrifiantes pour le peuple : ce pays immense, la faim, tant de sang versé (...) tout cela nous a saignés à blanc, le pays a eu du mal à se relever. Et c'est pourquoi cette horrible maladie qu'est le stalinisme a pu proliférer sur ce corps affaibli (...) Ceux qui ont vécu sous ce régime ont connu la répression, l'arrivée des « corbeaux noirs » (les voitures) la nuit pour arrêter les gens, les gens impuissants, effrayés, et ils ne peuvent pas oublier cette peur. Ceux de la nouvelle génération essaient simplement d'oublier : ils sortent en jeans, ils écoutent du jazz, ils ne veulent pas que tout cela revienne, ils en ont peur. Ils essaient d'oublier (p. 148).

Nous apprenons aussi qu'il y a des « camps de femmes » et que le système soviétique en a besoin :

Il existe des camps dans tout le pays, à proximité de chaque ville importante, surtout dans le nord et la Sibérie où il y a moins de touristes. Je ne parlerai pas de la vie des camps en général, elle a été suffisamment décrite par Soljenitsyne et d'autres. Je parlerai plutôt des fabriques d'habillement destinées aux femmes. La moitié de la confection est fabriquée derrière les barbelés. Les normes de rendement sont bien supérieures aux normes des usines « en liberté » : cinq fois plus, parfois dix fois plus. Les camps de femmes confectionnent tout ce qui est destiné à l'armée, y compris la literie (p. 164).

La conclusion est exprimée par l'une de ces femmes.

Ici, ou on a peur de tout ou on n'a peur de rien (...) Nous avons l'habitude des risques (p. 179).

Il n'est pas inutile de signaler que les femmes auteurs de l'Almanach ont été aussitôt poursuivies.

Un brouillon incomplet de la maquette de l'Almanach (improprement appelé « revue »), écrit Tatiana Mamonova au procureur de Leningrad, est tombé entre les mains du K.G.B. qui, après m'avoir choisie comme victime, a entrepris des poursuites, au mépris des articles 56 et 57 de la Constitution et de l'article 144 du Code d'instruction criminelle (...) J'ai été contrainte de signer un « acte d'accusation » disant que « j'étais coupable » d'avoir publié, avec un groupe de personnalités, une revue à l'idéologie tendancieuse (cette fois encore, il n'y a pas eu de procès-verbal de séance, et on ne m'a pas exposé quels étaient mes droits). Camarade procureur, je vous informe par écrit de ce que j'ai dit aux collaborateurs du K.G.B. Efimov et Khazanov. Mes amis et moi, nous n'avons pas honte de dire ouvertement ce que nous pensons, à qui bon nous semble, russe ou étranger, collaborateur ou pas du K.G.B. Je regrette profondément d'être obligée, à cause de la répression que fait peser sur moi le K.G.B., de renvoyer *sine die* la parution du second numéro de notre Almanach. Pourtant, beaucoup de femmes ont pris conscience de leur situation. Beaucoup, spontanément, ont exprimé le désir d'écrire (pp. 138-139).

Mais dans cette nuit, voici que la lumière brille aussi. Il suffit de lire le témoignage de Tatiana Goritcheva, qui sert d'ouverture à l'Alma-

nach⁴. Ce texte, qu'elle présente avec simplicité comme « un premier balbutiement », éclaire tout l'ouvrage⁵. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si c'est dans le contexte du mouvement de libération des femmes qu'est publié ce témoignage. Le mouvement de libération est le cadre qui lui fournit sa possibilité, qui lui donne son actualité, d'autant plus qu'il nous vient d'une femme qui a subi une éducation athée, qui dit avoir été athée elle-même, qui a fait l'expérience directe du mépris de la féminité dans une société que l'homme a voulu construire seul, et qui a finalement connu personnellement les effets de la dépersonnalisation du monde présent en traversant l'épreuve d'une union manquée. Elle analyse les motifs de ses propres échecs à l'intention de ses compagnes du mouvement des femmes. Et elle a beaucoup à dire. Elle en aura même encore beaucoup plus, si elle y parvient, une autre fois. Il lui semble que, pour cette fois, elle doit s'en tenir à l'essentiel. Elle dira seulement ce qu'elle a découvert, ce qui lui paraît une conviction fondamentale : « La Vierge Marie, écrit-elle, permet de découvrir la voie de la femme dans sa particularité ». Dans la société soviétique, explique-t-elle, le manque grossier de spiritualité crée un être humain à une seule dimension, l'« *homo sovieticus* asexué ». La femme n'est d'ailleurs pas la seule victime de cette situation. L'homme est lui-même le premier atteint car dans ce contexte général on assiste à une véritable démission de l'homme. La société actuelle l'infantilise, réduit le père au géniteur et le travailleur au producteur. Les rapports humains se réduisent à des rapports de dominance à dominé. La hiérarchie est la structure sociale unique. La féminité, la tendresse, l'enfance sont étouffées et l'eros, force suspecte, est ignoré, renvoyé au monde du tabou. O. Clément rappelle à ce sujet une réflexion de Vassili Rozanov, qui se vérifie étonnamment quatre-vingts ans après le temps où elle fut écrite : « L'athée est un être asexué. N'est athée que celui qui n'a pas le sens de la chair. » La société matérialiste a perdu le sens de la chair, lieu de la rédemption. Quand la chair devient la porte du péché, elle cesse d'être ce qu'elle est appelée à être, l'expression de la grâce, dans la chasteté, qui est la vertu spécifique de la sexualité. Une esthonienne nous fait découvrir ce désir de pureté dans la poésie de Marina Tsvétaeva, qu'elle compare sous ce jour à celle de l'américain Walt Whitman.

Tatiana Goritcheva, faisant appel à son expérience personnelle, à son éducation en Union soviétique et à l'époque où elle était athée, constate que, « comme beaucoup de femmes, elle refusait son sexe ». Elle s'était jetée dans un mariage romantique, qui fut vite brisé. La sexualité s'est vengée en revenant de façon anarchique, entraînant une désagrégation

4. « Délivrée des larmes d'Eve, réjouis-toi » (pp. 27-34). Ce titre, tiré d'un verset de l'Hymne acathiste, serait mieux traduit ainsi : « Toi qui as délivré Eve de ses larmes, réjouis-toi ».

5. Expulsée d'Union soviétique en juillet 1980, Tatiana Goritcheva a répondu à une interview qui a été publiée en français dans *La France catholique*, n° 1781 du 30 janvier et n° 1782 du 6 février 1981.

de l'âme, lui laissant un goût amer et le constat de son impossibilité d'aimer. Mais, dans la prière à « Celle qui sauve les mourants », elle a retrouvé le sens de la chasteté, cette chasteté qui est une sérénité, qui rend entier et sage (en russe le mot qui signifie « chaste », *tselomoudrenii*, réunit les deux mots *tsel* et *moudrenii*). Elle a découvert ce qu'il lui avait paru impossible d'imaginer.

La société officielle, nous dit-on, exalte et ignore la maternité. Elle en célèbre les mérites, mais ne la comprend pas. Elle ne voit que l'engendrement, non sa signification réelle qui est un accomplissement de la féminité. Or c'est là justement ce qu'apporte la spiritualité orthodoxe de la Mère de Dieu. Ici s'opère pour la première fois dans l'histoire de l'humanité la réconciliation de la chair et de l'esprit, la purification du corporel et de l'inconscient. Dans cette relation de la Vierge Marie à l'Esprit Saint, toute sexualité, toute psychanalyse est assumée et trouve sa réalisation parfaite, sa sanctification. La convoitise enfin dénoncée. Le *daimôn* de la chair enfin dominé. « La féminité, rabaissée dans les religions païennes au rang du démoniaque, est ici sanctifiée à un tel degré, élevée à des cimes tellement inaccessibles, qu'elle se fait le vase qui reçoit l'Esprit Saint. "Et Tes entrailles sont plus vastes que les Cieux !" » (p. 28).

En Marie, la féminité a répondu au projet de Dieu sur l'homme. La « sexualité » structure la rédemption. Marie est la « féminité incarnée ». La réalité de la rencontre de Dieu et de l'humanité s'est opérée « dans la chair ». Comme le note Olivier Clément, les « ténèbres utérines » de l'humanité ont été illuminées⁶. Ainsi, ce que nous révèlent *Femmes et Russie* et tout particulièrement les paroles de Tatiana Goritcheva, c'est que, dans la nuit du monde « moderne », l'événement de l'incarnation peut briller tout à coup d'une clarté seconde, nouvelle, par la lumière qu'elle projette sur la déchirure de la chair. Dans un monde où l'eros est soit refoulé (à l'est), soit exploité (à l'ouest), en définitive méconnu et rendu malheureux, où la féminité est théâtralisée, démonisée, pagani-sée, où la masculinité est renvoyée, par le travail ou par l'alcool, à la brutalité, l'image de la nouvelle Ève vient révéler la dimension méconnue de la sexualité : l'autre nom de la sainteté quand elle est retrouvée dans la chasteté. Telle était la conviction de tant de moines, de vierges consacrées, d'époux qui n'ont point méconnu ce secret. En ce monde, la création de Dieu a été bafouée. Et la femme est le plus souvent l'image de la création bafouée. Mais l'Hymne acathiste, que Tatiana Goritcheva invoque à chaque instant, nous rappelle que par la Mère de Dieu, par la promesse de la catharsis de l'humain, malgré tout, en dépit de tout, la promesse de la *catharsis* de l'humain, malgré tout, en dépit de tout, cieux. Réjouis-toi, ô Temple doré par l'Esprit » (p. 28).

6. Art. cité, p. 259.